

Le *Kojiki*, une *Énéide* longtemps oubliée ?

The Kojiki, a Long-forgotten Aeneid?

『古事記』—忘れ去られた『アエネイス』?—

François Macé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/801>

DOI : 10.4000/ebisu.801

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 117-132

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

François Macé, « Le *Kojiki*, une *Énéide* longtemps oubliée ? », *Ebisu* [En ligne], 49 | printemps-été 2013, mis en ligne le 03 avril 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/801> ; DOI : 10.4000/ebisu.801

BISU

Études japonaises

Dossier

De chose en fait : la question du milieu

Articles issus du colloque de Shin-Hirayu

Coordonné par Augustin BERQUE

Varia | **Nicolas BAUMERT** – Peut-il exister des terroirs du saké ?

Conférences de la MFJ | **François MACÉ** – Le *Kojiki*, une *Énéide* longtemps oubliée ? | **Patrick BEILLEVAIRE** – Présences françaises à Okinawa : de Forcade (1844-1846) à Haguenuer (1930)

Livres à lire

49

printemps-été
2013



Conférences

de la Maison franco-japonaise

Le *Kojiki*, une *Énéide* longtemps oubliée ?

François MACÉ*

Pourquoi donc aller chercher l'*Énéide* pour parler du *Kojiki* 古事記 (Récit des faits anciens), surtout pour un Français qui ne parle plus latin depuis longtemps ? Les deux ouvrages paraissent si dissemblables qu'une confrontation avec *Finnegans Wake*¹ ou le *Chant des Nibelungen*² pourrait sembler tout aussi pertinente.

L'*Énéide* est un long poème épique de 9 696 vers répartis en douze chants. Elle fut écrite dans une langue savante et raffinée au cours de onze longues années par un poète confirmé ayant ses entrées à la cour d'Auguste. Elle est nourrie de culture latine, bien évidemment, mais aussi grecque. Le modèle homérique est complètement assumé. Si elle ne fut pas rendue publique du vivant de son auteur, par contre, elle connut par la suite un succès constant, une renommée qui survécut à l'écroulement de Rome. Longtemps les jeunes écoliers qui apprenaient le latin connaissaient au

Ce texte est issu d'une conférence qui s'est donnée le 11 octobre 2012 à la MFJ dans le cadre du prix de la Fondation du Japon remis au département de langue et civilisation du Japon de l'Inalco.

* Centre d'études japonaises de l'Inalco.

1. *Finnegans Wake*, dernière œuvre de James Joyce, en 4 livres, publiée en 1939.
2. Le *Chant des Nibelungen*, ou *Chanson des Nibelungen*, *Nibelungenlied* en allemand, épopée du XIII^e siècle rédigée en moyen haut-allemand.

moins une ou deux de ses phrases : « *Arma virumque cano* » ou l'expression « *Timeo Danaos et dona ferentes* »³.

En face, le *Kojiki* fait piètre figure : trois livres, un peu moins de cent pages en édition de poche pour le texte original. La langue en est malaisée. J'y reviendrai. S'il s'est passé de nombreuses années entre le lancement du projet et sa réalisation, la rédaction proprement dite paraît avoir été rapide, à peine trois mois. Sa préface nous dit qu'il fut offert à l'impératrice Genmei 元明天皇 (661 à 721, règne de 707 à 715) en 712, mais le *Shoku nihongi* 続日本紀 (chronique terminée en 797), l'histoire officielle qui traite de cette période, n'en fait aucune mention. Ō no Yasumaro 太安万侶 (?-723), celui qui se présente comme le transcripateur, était un fonctionnaire de rang moyen (5^e rang) qui n'a laissé aucune autre production littéraire. Il n'a rien de commun avec le Virgile qui pourra encore accompagner Dante aux Enfers au début de la *Divine comédie*. Le *Kojiki* et son auteur ont sombré dans l'oubli dès l'époque de Nara, semble-t-il.

Des milliers de kilomètres séparent Rome du Japon. Plus de sept cents ans se sont écoulés entre les deux œuvres. Le latin de Virgile n'a rien à voir avec le japonais d'Ō no Yasumaro, tant au niveau de la langue, ce qui est une évidence, que celui du raffinement apparent de la composition. Alors pourquoi les confronter ?

Il ne s'agit pas de faire une vaine provocation et de discuter de la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection, mais d'essayer d'appliquer un comparatisme expérimental, celui que Marcel Detienne prône dans son livre *Comparer l'incomparable*⁴. Cet auteur a démontré à maintes reprises la pertinence de sa démarche en analysant

3. Les références seront données à partir de l'édition de Jacques Perret, *L'Énéide*, Folio classique, 2000. Pour une traduction plus récente, on se reportera à la nouvelle version que vient de proposer l'historien de l'Antiquité Paul Veyne, *L'Énéide*, Albin Michel/Les Belles Lettres, 2012. Si ces citations sont très connues, leur traduction n'en est pas pour autant aisée puisque la première phrase est tronquée. Jacques Perret traduit la première par : « Je chante l'horreur des armes de Mars et l'homme (...) ». Paul Veyne : « Je vais chanter la guerre et celui (...) ». Pour la seconde, Jacques Perret : « je crains les Danaens même quand ils portent des offrandes. » Paul Veyne : « je redoute les Grecs même lorsqu'ils font des offrandes ».

4. Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000.

dans des cultures très différentes des configurations analogues⁵. C'est ce que je voudrais tenter ici.

L'idée de cette confrontation m'est venue à la lecture de *Rome, la ville sans origine*⁶ de Florence Dupont. L'auteure s'y interroge sur le pourquoi de l'*Énéide* face aux différentes traditions qui couraient en son temps sur les origines de Rome. Or, pour traiter cette dernière question, les Romains avaient un autre moyen que l'épopée, l'histoire. Tite-Live contemporain de Virgile nous a laissé une monumentale *Histoire romaine* (*Ab urbe condita libri*), en 142 livres, qui couvre l'histoire de la Ville depuis sa fondation jusqu'à l'an 9 avant notre ère. Cette configuration d'une coexistence, à la même époque, d'une œuvre littéraire et d'une Histoire⁷, m'a semblé familière.

Depuis longtemps, en effet, je m'interroge, et je sais bien que je ne suis ni le premier ni le seul à le faire, sur l'existence au Japon de deux textes contemporains traitant des origines : le *Kojiki* (712) et le *Nihon shoki* 日本書紀 (720)⁸. On les cite souvent ensemble sous l'appellation trompeuse de *kiki* 記紀, comme s'ils formaient un tout. Or si leur but converge – légitimer la famille régnante –, ils n'en restent pas moins fondamentalement différents.

Le *Nihon shoki*, par son titre même que l'on pourrait traduire *Annales de l'histoire du Japon*, se réclame clairement d'un modèle chinois, celui de l'historiographie, un peu comme les Romains qui prirent comme modèles les historiens grecs. À l'exception des deux premiers livres sur lesquels nous reviendrons, il se présente, dans les vingt-huit autres, sous forme d'annales qui relatent les faits importants, dûment datés, depuis la fondation du premier palais, qu'il situe très précisément le 1^{er} jour du 1^{er} mois de l'an 660 avant notre ère, jusqu'à l'abdication de l'impératrice Jitō 持統天皇 (régnant de 686 ou 690 à 697, à la suite de son époux, Tenmu 天武天皇, qui règne de 673 à 686) en 697, à peine vingt-quatre ans avant sa rédaction, autrement dit jusqu'au présent.

5. Par exemple, Marcel Detienne, *Tracés de fondation*, Louvain-Paris, Peeters, 1990, ou encore, du même auteur, *Qui veut prendre la parole ?*, Paris, Seuil, 2003.

6. Florence Dupont, *Rome, la ville sans origine*, Paris, Gallimard, 2011.

7. Se pose toutefois le problème de la pertinence des catégories histoire, littérature dans chacune des deux cultures.

8. François Macé, « Fondation et refondation, histoire et commencements : l'écriture de la tradition au Japon », in M. Detienne (dir.), *Transcrire les mythologies*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 77-102.

Comparé au *Nihon shoki*, la nature du *Kojiki* n'en apparaît que plus singulière. Alors que le Temps des dieux n'occupait que deux livres sur les trente du *Nihon shoki*, le *Kojiki* lui consacre un tiers de l'ensemble. De plus, pour le temps des hommes, le *Nihon shoki*, fidèle au modèle historiographique chinois, fournit une chronologie précise, même si elle est fantaisiste à nos yeux, depuis le premier souverain humain, Jinmu 神武天皇. À ce niveau, l'effet d'historicité est comparable à celui que donne Tite-Live dans son histoire des débuts de Rome. Dans les deux cas, on assiste à une historisation de légendes ou de mythes. L'effet d'historicité est renforcée par la continuité chronologique jusqu'au temps présent.

De son côté, le *Kojiki* est vraiment pauvre en dates. On n'en compte qu'une quinzaine. En outre, elles ne concernent exclusivement que les décès de certains souverains. De plus, le récit s'achève bien avant le temps présent. Le dernier souverain cité, l'impératrice Suiko 推古天皇 (524 ?-628), 33^e souverain selon la liste traditionnelle, est morte près d'un siècle avant sa rédaction. Mais surtout, cet événement déjà ancien ne fait pas partie du cœur du récit. En effet, à partir de Ninke 仁賢天皇, 24^e souverain, soit dix règnes avant Suiko, le *Kojiki* se résume en une liste de souverains, de leurs unions et de leur descendance, sans la moindre mention d'événements. Les méfaits de Buretsu 武烈天皇 – souverain qui aurait succédé à Ninke – et la vacance du pouvoir qui suivit sa mort, l'arrivée du bouddhisme ou l'assassinat de Sushun 崇峻天皇 (règne de 587 à 592) ne sont pas rapportés, non pas parce qu'ils ne sont pas considérés comme importants, mais parce qu'ils ne rentraient pas dans l'économie du récit des temps anciens, des faits anciens, *furu koto* 古事, pour reprendre le titre de l'ouvrage. C'est du moins la thèse que je veux défendre.

Le rapport au présent ne se fait plus par la continuité chronologique, à peine par la généalogie qui s'interrompt trop tôt. S'il se fait, c'est sur un autre plan qu'il nous faudra déterminer.

On pourrait supposer que la solution du problème repose dans la place comparativement plus importante qu'y occupe le Temps des dieux, les mythes. De nos jours, lorsque l'on évoque les mythes japonais, on pense d'abord au *Kojiki* et à son premier livre, celui qui traite justement du Temps des dieux. Or ce premier livre ne fut guère cité, même dans les milieux du *shintō*, avant le travail des érudits de l'époque d'Edo. Pendant l'Antiquité, toute la période médiévale et une grande partie de celle d'Edo, ce furent les deux premiers livres du *Nihon shoki*, ceux qui traitent aussi du Temps des

dieux, qui furent cités et commentés. De plus, faut-il le rappeler, le Temps des dieux n'occupe qu'un tiers du *Kojiki*.

Quel est donc cet ouvrage qui parle des temps anciens qui n'est pas une histoire, ni un poème mythique à la manière d'Hésiode et de sa *Théogonie* ?

À la différence du *Nihon shoki* et de ses modèles continentaux – les histoires officielles *seishi* 正史 –, on ne peut trouver au *Kojiki* aucun parallèle en Chine. On serait tenté de supposer l'existence de précédents au Japon même. L'hypothèse est difficile à étayer puisque c'est le premier texte japonais qui soit parvenu jusqu'à nous. Il me semble peu probable, mais nous ne le saurons jamais, que les textes, qui sont cités dans la préface comme des sources, *Teiki* 帝紀⁹ ou *Kyūji* 旧辭¹⁰, aient été de la même nature que le *Kojiki* en ce qui concerne aussi bien la forme que la composition. Ces sources étaient vraisemblablement de deux types différents : généalogie et récits, genres que le *Kojiki* mêle habilement. Et surtout elles furent presque certainement rédigées ou retranscrites en chinois.

Si on peut raisonnablement supposer que le *Kojiki* ne suivit aucun modèle, et en ce sens aussi il diffère complètement de l'*Énéide*, il ne fut pas non plus à l'origine d'un genre. On ne lui connaît ni suite, ni œuvre qu'il aurait inspirée. Il reste un objet singulier au Japon et en Extrême-Orient.

C'est là, à mon avis, que la confrontation avec l'*Énéide* permet d'un peu mieux cerner sa nature qui peut paraître insolite dans le paysage littéraire japonais, mais moins étrange en étant rapproché d'œuvres d'autres cultures, comme l'*Énéide*.

Les deux ouvrages, *Kojiki* et *Énéide*, furent écrits à l'issue d'une guerre civile dont le souvenir demeurerait vivace. La victoire d'Actium sur la flotte de Cléopâtre se déroula en 31 avant notre ère. Elle entraîna à terme le suicide d'Antoine, le grand rival, et la fin des guerres civiles. Le programme de l'*Énéide* fut annoncé dès les *Géorgiques*¹¹ en 29 avant notre ère.

Les troubles de Jinshin (Jinshin no ran 壬申の乱) qui virent la victoire de Tenmu sur son neveu le prince Ōtomo 大友皇子, l'héritier légitime, avaient eu lieu en 672. En 681, Tenmu ordonna à un groupe de princes

9. Désigné aussi sous le titre de Sumera mikoto no hitsugi 帝皇日継.

10. Appelé aussi dans la même préface, *Honji* 本辭, *Sakitsu yo no furu koto* 先代旧事.

11. *Géorgiques* III, prologue, v. 34-36.

et de fonctionnaires de retranscrire les généalogies et les faits anciens¹². Ce travail de compilation servit probablement de matière aussi bien au *Nihon shoki* qu'au *Kojiki*.

Ce dernier, comme l'*Énéide*, chante indirectement le nouveau pouvoir en racontant les origines. On n'est guère étonné de voir que les deux lignées de souverains remontent à des ancêtres divins, Vénus et Amaterasu. Mais, plus surprenant, dans les deux cas, les fondateurs, à Rome comme dans le Yamato, viennent de l'extérieur ou du moins de la périphérie. Énée vient de Troie, Jinmu du lointain pays de Himuka (Hyūga) 日向, à l'extrême sud de Kyūshū, proche de la terre des Hayato 隼人, considérés comme des barbares dans l'Antiquité. La fondation est le résultat d'une conquête, celle du Latium pour Énée, celle du Yamato pour Jinmu.

Dans les deux récits, on voit apparaître de nombreux personnages dont on nous dit qu'ils sont les ancêtres de tel ou tel clan. L'*Énéide* le fait par exemple dans le chant v lors des jeux en l'honneur d'Anchise. Le *Kojiki* le fait de façon systématique au point que tous les grands clans de l'Antiquité se trouvent rattachés au récit fondateur.

De plus, dans ces récits des tout débuts, est insérée fort à propos l'annonce de lendemains radieux : cette paix et cet ordre que les lecteurs ou les auditeurs de ces textes avaient sous les yeux après les guerres civiles.

Dans le récit qu'Énée fait de ses aventures à Didon, aux chants II et III, la future Rome est annoncée par le fantôme de Créuse dans Troie en flamme¹³, par l'oracle de Délos¹⁴, par les dieux et les Pénates apparus en songe lorsqu'Énée désespère en Crète¹⁵. La plus explicite des prophéties¹⁶ se trouve

12. *Nihon shoki*, Tenmu 10-3-17 : 令記定帝紀及上古諸事 (帝紀と上古の諸事を記定めしめたまふ) « Il ordonna de mettre par écrit et d'établir la généalogie des souverains et les faits anciens. », édition Shōgakukan 小学館, 1998, vol. 3, p. 406-407.

13. *Énéide*, chant II, p. 102 : « Là-bas l'éclat de la puissance, un royaume, une épouse royale te sont réservés. »

14. *Ibid.* chant III, p. 109 : « Là-bas la maison d'Énée dominera sur tous les rivages, et les fils de vos fils et ceux qui naîtront d'eux. »

15. *Ibid.* chant III, p. 111 : « Nous serons là encore pour élever tes neveux jusqu'aux astres et donner l'empire à ta ville. Toi, pour ces grandes entreprises prépare une grande capitale. »

16. Il faudrait ajouter la description du bouclier d'Énée au chant VIII, vers 626 et suivants.

dans la bouche d'Anchise, le père d'Énée qu'il est allé retrouver aux Enfers. Anchise cite les principaux acteurs de la grandeur future de Rome et à la fin :

« Ici, César et toute la descendance d'Iule, telle qu'elle viendra sous la grande voûte du ciel. Cet homme, c'est celui dont tu entends si souvent redire qu'il t'est promis, Auguste César, fils d'un dieu : il rouvrira ce siècle d'or qu'au Latium jadis Saturne conduisit par les champs¹⁷. »

Dans le dernier chant de l'épopée, Énée, par sa victoire sur Turnus, met fin à la guerre et inaugure une paix qui préfigure celle d'Auguste.

Dans le *Kojiki*, les annonces sont moins explicites, mais néanmoins très présentes. D'une part, le monde qu'enfante le couple primordial, Izanaki-Izanami 伊邪那岐 伊邪那美, se réduit aux Huit grandes îles Ōyashima 大八洲 de l'archipel japonais comme si le monde ne comportait que le Japon alors que les relations avec le continent revêtent, dès le VII^e siècle, une importance capitale. On se trouve en présence d'un choix délibéré, celui de s'en tenir au seul territoire japonais centré sur le Yamato, au seul passé autochtone, à la seule lignée des ancêtres de la famille impériale.

D'autre part, la descende sur terre du Petit-fils céleste, Ho no Ninigi 彥能邇邇藝, se situe au centre des récits du Temps des dieux. Il n'est pas exagéré de dire que ce récit constitue le cœur du *Kojiki*, que tout l'ouvrage s'est construit autour de lui. Le point d'orgue de ce récit capital est bien entendu le mandat donné par la grande déesse Amaterasu à son petit-fils¹⁸ : « Ce pays aux épis luxuriants de la plaine aux roseaux abondants, je te le confie pour que tu le gouvernes¹⁹. »

17. *Ibid.*, p. 210. *huc geminas nunc flecte acies, hanc aspice gentem Romanosque tuos. hic Caesar et omnis Iuli progenies magnum caeli uentura sub axem. hic uir, hic est, tibi quem promitti saepius audis, Augustus Caesar, diui genus, aurea condet saecula qui rursus Latium regnata per arua Saturno quondam, super et Garamantas et Indos.*

18. Ce mandat est surtout connu dans sa version du *Nihon shoki* : « Que la prospérité de la descendance céleste soit sans limite comme le Ciel et la terre » (宝祚之隆、当与天壤無窮者矣。あまつつぎのさかえまさむこと、あめつちときはまりなけむ。) dont on a retenu la formule finale sous sa forme chinoise de quatre caractères *Tenjō mukyū* 天壤無窮, qui sera invoquée jusqu'en 1945. *Nihon shoki*, livre II, 9^e épisode, 1^{re} variante, édition Shōgakukan, 1994, vol. 1, p. 130.

19. 此豊葦原水穂国者、汝将知国言依賜。このとよあしはらのみづほのくには、なむちがしらさむくにぞとことよしたまふ。

Ce mandat, ainsi que les *regalia* que la grande déesse confie à son Petit-fils sont le gage de la légitimité des souverains qui en sont non seulement les descendants, mais aussi en quelque sorte les doubles sur terre.

Quand la déesse lui remet le miroir, elle dit : « Ce miroir, considère-le comme mon âme tout entière, célèbre-le comme si j'étais devant toi²⁰ ». Si on se base sur la propriété première du miroir qui est de refléter le visage de celui qui le regarde, le Petit-fils céleste et tous ses descendants se voient eux-mêmes comme dieu quand ils regardent le miroir de la déesse.

En outre, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec la première mention dans nos sources de la présence des *regalia* lors de l'avènement d'un souverain, au cours de l'accession à la dignité impériale de la veuve de Tenmu, l'impératrice Jitō en 690 :

« Mononobe no Maro no asomi dressa les grands boucliers. Le directeur du ministère des dieux, Nakatomi no Ōshima no asomi, lut les *Paroles de bon augure des dieux célestes, Amatsukami no yogoto*. À la fin, Imibe no sukune Shikobuchi présenta à l'impératrice les insignes divins : l'épée et le miroir. L'impératrice accéda alors à la dignité impériale²¹. »

Faute de document, nous ignorons quels étaient les rites d'avènement avant la fin du VII^e siècle. Par contre, ce que nous savons, c'est que sous les règnes de Tenmu et de sa veuve Jitō, se déroula une série d'innovations présentées comme des restaurations : ainsi les rites d'avènement ou l'envoi d'une princesse consacrée à Ise. *Mutatis mutandis*, c'est ce qu'on avait observé sous le règne d'Auguste, pontife suprême, *pontifex maximus*, et grand restaurateur de rites après les troubles de la fin de la République. En religion comme dans tous les domaines, les restaurations sont une des manières de faire du neuf avec l'ancien.

On célébra Auguste comme divin, *divus*, de son vivant dans certaines parties de l'empire. De son côté, Tenmu fut probablement le premier

20. 此之鏡者,専為我御魂而、如拜吾前伊都岐奉。このかがみは、もはらあかみたまとして、あかまへををろがむかごとし、いつきまつれ。

21. *Nihon shoki*, livre XXX, Jitō 4-1-1 : 物部麻呂朝臣樹大盾。神祇官伯中臣大嶋朝臣讀天神壽詞。畢忌部宿禰色夫知、奉上神璽劍鏡於皇后。皇后即天皇位。ものへのまろのあそみ、おほたてをたつ。かむつかざのかみなかとみのおほしまのあそみ、あまつかみおよごとをよむ。をはりていみべのすくねしこぶち、かみのしるしのつるぎかがみをきさきぎにあまたうひつぎしらしめす。 *Op. cit.*, p. 500-501.

souverain japonais à porter le titre de *tennō* 天皇, de souverain céleste. Dans les sources qui subsistent, c'est probablement le premier à être qualifié de *kami* 神, de dieu, dans des poèmes²².

Sous les règnes d'Auguste ou de Tenmu, que le religieux soit en relation étroite avec le politique n'est pas pour nous surprendre. C'est une configuration que l'on retrouve dans la majorité des civilisations. C'est plutôt l'inverse qui fait figure d'exception. Cela dit, il faut néanmoins se méfier des anachronismes, comme, par exemple, celui qui consisterait à voir une utilisation cynique, une simple manipulation dans toutes les utilisations du religieux dans un contexte politique. Si Auguste et Virgile ont recours aux dieux dans la justification de leur nouveau pouvoir, c'est que ces dieux représentaient bien autre chose que des fables tout justes bonnes pour la populace superstitieuse. Je pense que l'on peut dire la même chose de Tenmu et du *Kojiki*.

Cependant il n'est pas question de nier l'arrière-plan politique de l'*Énéide* ou du *Kojiki*.

L'utilisation des mythes à des fins politiques est évidente dans les deux cas. Mais si l'*Énéide* est encore éditée en livre de poche, ce n'est certainement pas parce qu'un grand public s'intéresse à la politique d'Auguste. Les ouvrages à visée purement politique ont très rarement survécu en tant qu'œuvre littéraire. Que l'on songe en France à la *Franciade* de Ronsard ou même à l'*Henriade* de Voltaire, toutes deux par ailleurs inspirées peu ou prou de l'*Énéide*.

Si l'*Énéide* est encore lue de nos jours en dehors des obligations scolaires ou universitaires, c'est parce que c'est avant tout une œuvre littéraire. Je ne suis pas spécialiste de la littérature latine, mais je ne pense pas trop m'avancer en disant que cette épopée représente un des sommets de la littérature par son ampleur, la qualité de sa langue, la finesse de ses descriptions, la justesse de la psychologie des personnages. Les amours de Didon et d'Énée, l'amitié de Nisus et d'Euryale sont connues même de ceux qui n'ont pas lu l'œuvre en son entier, ou qui ne l'ont même jamais lue.

22. Par exemple, *Man.yōshū* 万葉集, livre III, poème 235. 皇者神二四座者天雲之雷之上尔廬為流鴨。おほきみはかみにしませばあまくものいかづちのうへにいほりせるかも。 Mon seigneur est un dieu, aussi / au-dessus du tonnerre des nuées célestes / a-t-il dressé un abri.

Qu'en est-il du *Kojiki* ? Sa préface, si elle est authentique, ne laisse aucun doute sur sa finalité. C'est une commande de Tenmu qui souhaitait unifier les traditions divergentes concernant les dieux mais aussi les hommes et ces hommes par excellence que sont les souverains. On pourrait en conclure que ce n'est qu'une œuvre de circonstance, forgée à la gloire d'un souverain et de sa famille, et donc vouée à l'éphémère. Le fait qu'il fut longtemps ignoré de ceux mêmes qui s'intéressaient aux récits du Temps des dieux ne plaide guère en sa faveur.

Alors que les qualités littéraires de l'*Énéide* furent toujours considérées comme une évidence, la question est plus complexe en ce qui concerne le *Kojiki*.

Se pose tout d'abord le problème de la langue. Ō no Yasumaro explique dans la préface qu'il a combiné transcription phonétique et utilisation du chinois pour mettre par écrit un texte qui fut d'abord récité en japonais. Le résultat donne un texte difficile d'accès. On en comprend presque toujours le sens, mais on ne peut avoir de certitude sur la façon dont il était lu. Comme une grande partie de sa matière était commune avec son contemporain le *Nihon shoki*, il souffrit de la comparaison. Le *Nihon shoki*, écrit lui en chinois de bonne tenue, même s'il fut lu très tôt en japonais, répondait aux critères des élites lettrées formées aux Classiques chinois. Si, dans le *Kojiki*, qualité littéraire il y a, il faut la chercher d'un autre côté que celui de la langue.

De plus, à première vue, le *Kojiki* souffre d'un autre défaut : son manque apparent de cohérence. Le premier livre traite du Temps des dieux et des grands commencements, thème et traitement très proche de la *Théogonie* d'Hésiode. Le second livre pourrait être qualifié de Livre des héros avec les figures de Jinmu, le premier souverain humain et conquérant du Yamato, Yamatotakeru no mikoto 倭建命, le guerrier ensauvagé à la mort dramatique, ou encore Jingū 神功皇后, l'impératrice guerrière. Les interventions divines n'y sont plus qu'épisodiques. Les récits ressemblent à des mini-épopées. Le troisième livre est encore plus déroutant. Les récits chargés de péripéties se font plus rares. On trouve encore de beaux assassinats et de sombres complots, mais ce qui domine ce sont de petits textes illustrés par des poèmes. Ce troisième livre apparaît dans de nombreux passages comme une préfiguration des romans poétiques, *uta monogatari* 歌物語 de la période classique.

Pour nous consoler, on a aussi reproché à l'*Énéide* son manque de cohérence entre les six premiers chants et la seconde moitié, la conquête du Latium, d'ordinaire moins appréciée²³.

En fait, les deux textes se retrouvent sur un autre point : l'unification des différentes variantes concernant les origines en un seul récit. Florence Dupont a bien montré qu'il circulait à Rome à l'époque de Virgile de multiples variantes des origines de la Ville. Le génie de Virgile est d'en avoir fait une synthèse en un récit cohérent. C'est aussi ce que propose le *Kojiki*. Alors que le *Nihon shoki* n'hésite pas à aligner parfois jusqu'à dix variantes d'un même épisode, le *Kojiki* s'en tient à un seul récit. En ce sens, il suit à la lettre les instructions du commanditaire, Tenmu.

Ce trait, s'il était isolé, ne suffirait pas à faire de cet ouvrage une œuvre littéraire majeure. C'est en effet son statut de nos jours. On le retrouve à la première place dans les collections de littérature classique japonaise. Toutefois, son prestige actuel repose en partie sur des malentendus. Le plus souvent on ne le lit, moi le premier, qu'au travers d'une des lectures, *yomikudashi* 読み下し, qui en sont données, le texte original ne permettant pas une lecture unique et incontestable. De plus, il est clair que l'on lit actuellement très rapidement, quand on les lit, les longues généalogies aux noms interminables²⁴. Ce qui intéresse le lecteur moderne, ce sont avant tout les récits, ceux des dieux ou des héros, puis les chants, *kayō* 歌謡, premiers témoignages de la poésie japonaise. Mais ce qu'on éprouve surtout, c'est l'émotion d'avoir entre les mains le premier texte japonais. Cette ancienneté induit l'idée que ce serait un texte qui nous mettrait en présence de la source même de la langue et de la littérature japonaises. Mais c'est historiquement indéfendable. Nous savons qu'il fut précédé par d'autres ouvrages dont certains de plus de cent ans antérieurs. De plus, le *Kojiki* ne possède pas la naïveté que l'on prête trop facilement aux textes qualifiés d'archaïques.

Au bout du compte, la vision que l'on retire de sa lecture est le plus souvent fragmentaire, les récits du Temps des dieux sont dissociés de ceux des héros et bien évidemment des amours légères et compliquées de Nintoku.

23. *Énéide*, *op. cit.*, Introduction, p. 13-18.

24. La liste des peuples et des héros qui participent aux derniers combats contre les Troyens d'Énée au chant XII n'est pas elle non plus des plus passionnantes.

Les travaux des érudits du XVIII^e siècle, et au premier chef ceux de Motoori Norinaga 本居宣長 (1730-1801), n'ont pas mis les critères littéraires au premier plan. Ils recherchaient l'origine de l'« âme japonaise », pure de tout contact avant qu'elle ne soit « contaminée » par les différents apports de la civilisation continentale. Motoori dans son monumental commentaire, le *Kojikiden* 古事記伝, a permis au *Kojiki* de sortir de l'ombre. Il l'a rendu intelligible, en a fait un élément de fierté pour les Japonais. Mais ce qu'il y cherchait n'était pas une émotion littéraire. Sur ce plan, la référence restera toujours pour lui le *Genji monogatari* 源氏物語. Il ne voulait pas non plus voir dans les premiers chants parfois assez rustiques, les *kayō* du *Kojiki* ou du *Nihon shoki*, des modèles à suivre en matière de poésie. Loin des *kayō* aux formes irrégulières, son goût le portait bien plutôt vers les *waka* 和歌 raffinés du *Shin kokinshū* 新古今集 (XIII^e siècle).

Pour lui, le *Kojiki* parlait la langue des dieux et donnait la vérité sur le Temps des dieux comme sur les débuts du Temps des hommes. Son rapport à ce texte se situe sur le plan de la foi. Son travail est de l'ordre de l'érudition mystique²⁵.

La confrontation avec l'*Énéide* permet de sortir des interprétations purement nationales, voire nationalistes de ses continuateurs. Même si les dieux sont très présents dans le poème latin, nous savons qu'il ne s'agit pas d'un texte religieux. Il fut conçu dès le départ, dans un contexte politique et religieux précis, comme un texte littéraire.

Mon hypothèse est qu'il en est de même pour le *Kojiki*. Rien ne permet de penser que le *Kojiki* ait pu directement jouer un rôle religieux. On ne trouve aucun témoignage de sa récitation au cours d'un rite. Comparé à l'*Énéide*, le temps qu'il traite est certes beaucoup plus long, mais il s'agit comme dans l'épopée romaine, de l'origine. Si le *Kojiki* ne va pas au delà du règne de Niniken, de même que l'*Énéide* s'arrête à la victoire d'Énée, c'est que ce n'est pas nécessaire, l'essentiel a déjà été exposé. Les « Faits anciens », *koji*, *furū koto*, ne sont pas de simples faits du passé, une Histoire, une chronique, ce sont les faits primordiaux, fondateurs, les temps premiers. Ceci pour la matière.

En ce qui concerne la forme, c'est à mon sens, comme l'œuvre de Virgile, une sorte d'épopée de lettré. Virgile joue savamment avec les évocations

25. Par la suite, on ne retiendra que le versant nationaliste.

d'Homère. La première partie de l'*Énéide* renvoie globalement à l'*Odyssee*, la deuxième à l'*Iliade*. De façon plus ponctuelle, la visite d'Énée aux Enfers reprend celle d'Ulysse, la description de son bouclier celle du bouclier d'Achille. De son côté, le *Kojiki* fait jouer des thèmes comme celui de l'apparition lumineuse ou de la naissance dans le feu, à commencer par la naissance du feu, l'apparition d'Amaterasu au sortir de la caverne, l'enfentement dans le feu de Konohana sakuya bime 木花之佐久夜毘売, au Temps des dieux, l'incendie du château de gerbes de riz, Inaki 稲城, au Temps des hommes. Ces oppositions et ces échos entre le Temps des dieux et celui des hommes, entre le passé et le présent structurent tout l'ouvrage.

C'est sans doute là que réside la richesse du *Kojiki*, mais aussi la cause du long silence dont il souffrit.

On a depuis longtemps repéré ces échos entre ses différentes parties. Je pense aux travaux de Mishina Akihide²⁶ et d'Ōbayashi Taryō²⁷. J'ai moi-même essayé de saisir la construction des deux premiers livres en analysant la répétition des mêmes motifs d'un récit à l'autre²⁸. Je suis maintenant persuadé que c'est l'ensemble du texte qui est construit de façon minutieuse. Le ou les auteurs ont joué sur les ressemblances et les oppositions, la répétition des motifs comme les apparitions lumineuses liées au feu, ou celles qui se déroulent au bord de l'eau. Ils ont rythmé le texte de façon à ce que deux récits qui s'opposent nettement soient suivis d'un troisième plus calme, à l'image des rapports entre les deux premiers livres et le troisième.

Ce jeu des oppositions et le rythme donnent au *Kojiki* une construction comparable à un poème à forme fixe comme le sonnet ou pour rester dans le domaine japonais, le tanka 短歌 qui apparaît à cette époque. Cette construction fait du *Kojiki* un tout qui se clôt sur lui-même. Il ne pouvait être continué comme le sera le *Nihon shoki*. C'est tout à fait logiquement qu'il se termine sur une note d'apaisement par le récit de la découverte de deux princes Oke 億計王 (futur souverain Ninken) et Woke 弘計王 (futur

26. Mishina Akihide 三品彰英, *Nihon shinwa ron* 日本神話論 (De la mythologie japonaise), Heibonsha 平凡社, 1970.

27. Ōbayashi Taryō 大林太良, *Nihon shinwa no kōzō* 日本神話の構造 (Structure de la mythologie japonaise), Kōbundō 弘文堂, 1975.

28. François Macé フランソワ・マセ, *Kojiki shinwa no kōzō* 古事記神話の構造 (Structure de la mythologie dans le *Kojiki*), Chūō kōron 中央公論, 1989.

souverain Kensō 顯宗天皇) assis près d'un foyer, dernière apparition lumineuse de l'ouvrage²⁹.

Leur apparition met fin à une crise de succession, car l'empereur Seinei 清寧天皇 (22^e souverain) n'avait, nous dit-on, ni femme ni enfant. Unis par un amour fraternel exemplaire, aucun des deux frères ne voulait accéder à la dignité de souverain avant l'autre. Ils refusèrent enfin de se venger sur la tombe de Yūryaku 雄略天皇 (21^e souverain), responsable de la mort de leur père.

Ce message final de clémence et de réconciliation convenait parfaitement à l'impératrice Genmei. Elle était fille de Tenji 天智天皇 et donc sœur du malheureux prince Ōtomo, le vaincu de la guerre de Jinshin. Mais elle était aussi la veuve du prince héritier de Tenmu, Kusakabe (Kusakabe no miko 草壁皇子). Avec elle les deux branches de la famille impériale qui s'étaient opposées lors de la guerre de Jinshin, se trouvaient réconciliées.

Les jeux savants sur des oppositions eau-feu, ouvert-fermé, lointain-proche qui structurent le *Kojiki* devaient être encore familiers à certains milieux de la cour du VII^e et du début du VIII^e siècle. Mais ils devaient déjà être perçus comme appartenant au passé. Aussi devinrent-ils très vite incompréhensibles à une élite de plus en plus sinisée. Celle-ci s'était mise à voir et comprendre le monde avec les catégories venues du continent, celles du Yin et du Yang et des cinq agents (*gogyō* 五行). Ō no Yasumaro y a lui-même recours dans la préface du *Kojiki*³⁰. Le processus est déjà en marche dans le *Nihon shoki*. Il n'hésite pas à utiliser les termes de Yin et de Yang pour désigner Izanami et Izanaki, le couple primordial. Ce sera avec cette grille de lecture que les récits du Temps des dieux, ceux de ce même *Nihon shoki*, seront interprétés jusqu'aux travaux des Études nationales à l'époque d'Edo.

29. François Macé, « Kodai nihonjin no sekai sanka. *Kojiki* no uta no hyōgen to waka no tanjō » 古代日本人の世界賛歌—古事記の歌の表現と和歌の誕生 (Chanter le monde. Le *Kojiki* en tant que chant et la naissance du *waka*), octobre 1993, conférence publique à Kyōto dans le cadre des Conférences du Centre international de recherche sur la culture japonaise, publié, in *Nihon bunka to shūkyō. Shūkyō to sezokuka* 日本文化と宗教—宗教と世俗化, Kyōto, Kokusai nihon bunka sentā 国際日本文化センター, 1996, p. 85-96.

30. *Kojiki*, *op.cit.*, p. 20-21. 乘二氣之正齊五行之序。ふたつのかはひのただしきのりまし、いつつのめぐりのつぎてをととのへたまひき。

Le *Kojiki* se trouvait doublement dévalorisé. Sa langue n'était pas notée de façon suffisamment claire pour devenir une langue de prestige comme celle de l'*Iliade* ou de l'*Énéide*. De plus, Ō no Yasumaro n'était pas Virgile. Quel livre aurait-on eu si c'est Kakinomoto no Hitomaro 柿本人麻呂 (660-720) qui l'avait écrit ? L'histoire fiction n'est pas encore une discipline universitaire, mais il faut se souvenir que Hitomaro écrivit un long poème en hommage au prince Kusakabe, l'époux de Genmei, à l'occasion de ses funérailles en 689³¹. Ce *banka* 挽歌 (chant funéraire) débute comme le *Kojiki* par l'évocation des grands commencements et la descente sur terre du Petit-fils céleste. C'est à ce Petit-fils céleste qu'est assimilé le père de Kusakabe, l'empereur Tenmu qui régna sur le monde depuis son palais de Kiyomihara 淨御原. En quelques vers, Hitomaro présentait le programme du *Kojiki*.

Cependant, ce long et magnifique poème n'est composé que de soixante-seize vers en comptant les deux envois. Nous sommes très loin d'une épopée. Autant que nous puissions le savoir, le Japon de la fin du VII^e siècle ne possédait pas une tradition de longs poèmes épiques. Les « Faits anciens » avaient été transmis dans des récits en prose dont nous ignorons tout. Mais à la lecture du *Kojiki*, on peut imaginer que comme lui, ils reposaient en partie sur le même système de références que faute de mieux, on pourrait qualifier de mythique.

Quand le *Kojiki* fut mis par écrit, ce système de références, probablement réactivé par les réformes de Tenmu, appartenait à un monde qui était en train de disparaître. L'*Énéide* participa à la restauration religieuse d'Auguste et en bénéficia. Le *Kojiki* témoigne d'un programme similaire qui n'aboutira pas complètement. Les rites d'avènement des souverains et ceux d'Ise furent définitivement adoptés dans des formes

31. *Man.yōshū*, livre II, poème 167. « Aux commencements / du ciel et de la terre / sur les bords de la rivière / du ciel pérenne / les huit cents myriades / les mille myriades de dieux / en leur divine assemblée / daignèrent s'assembler / et lorsqu'en divin conseil / ils eurent délibéré / la divine souveraine / du soleil qui luit au ciel / en tant que connaissant / des Affaires du ciel / de la plaine aux roseaux / au pays des épis exubérants / jusqu'aux confins où se touchent / le ciel et la terre / afin qu'il règne / en souverain divin / des nuages du ciel / écartant l'octuple épaisseur / celui qu'elle fit descendre / et sur terre établit / du soleil qui luit / tout là-haut l'auguste fils / au palais de Kiyomi / où volent les oiseaux / par sa nature divine / fermement régit / les pays que dominant / nos Souverains Seigneurs (...) » Trad. René Sieffert, *Man.yōshū*, Paris, POF, 1997, vol. I, p. 177-179.

archaïsantes. Les bâtiments des sanctuaires d'Ise dont la reconstruction périodique commence sous le règne de Jitō, la veuve de Tenmu, sont couverts de chaume et leurs poteaux s'enfoncent directement dans le sol. Ils forment un contraste saisissant et très probablement voulu avec l'architecture continentale couverte de tuiles et aux poteaux pérennes. Les constructions élevées pour les rites de la Grande Gustation, Daijōsai 大嘗祭, qui devint alors une des cérémonies majeures de l'avènement des souverains, sont en pins non écorcés, d'un style encore plus archaïsant.

Mais le grand récit des commencements, tout aussi archaïsant à mon sens avec son rythme ternaire et ses systèmes d'opposition, resta longtemps sans écho, dans un univers culturel dominé par la pensée chinoise et le bouddhisme.

D'un côté, la vision historicisante du passé venue de Chine poussa les élites à privilégier l'histoire sous la forme des histoires officielles dans la continuité du *Nihon shoki*. D'autre part, le bouddhisme, dans une vision diamétralement opposée, ne voit plus dans les événements humains et divins que des épiphénomènes. Reste la question du taoïsme dont on sait qu'il fut très présent dans le Japon de l'époque de Tenmu. La réflexion s'y fait plus philosophique autour du premier commencement, du un, du souffle originel *genki* 元氣 (chinois : *yuánqì*).

Ce n'est donc pas tout à fait à tort que Motoori Norinaga pensait retrouver dans le *Kojiki* l'authentique âme japonaise. Toutefois, on doit dire maintenant, avec le recul, que ce qu'il considérait comme la vérité primordiale du temps des dieux au-delà de l'Histoire est une œuvre littéraire volontairement archaïsante historiquement bien datée. Mais il avait bien perçu l'intention de ce livre unique dans la littérature japonaise, présenter les commencements en un grand et beau récit. Mais, de même que l'*Énéide* ne nous apprendra jamais rien sur la vérité factuelle de la fondation de Rome, le *Kojiki* ne nous dit directement rien sur les événements survenus au Japon avant le VI^e siècle. Ceci n'est le rôle ni des mythes, ni de la littérature. Chacun à son niveau, ces deux textes d'apparence si différents remplissent la même fonction : penser le présent en chantant les commencements. C'est ce chant qui peut encore nous émouvoir, grâce à une cohérence interne qui n'a pas besoin d'être toujours consciemment perçue pour être efficace.